

M. François de Curel, et de *Jean le Maufranc*, de M. Jules Romains [M. Rouveyre n'a jamais fait le compte rendu de cette pièce], quoique lourdement injurieux, demeurent en somme étrangers à la critique.

A cette situation pénible M. Lenormand ne voit, pour les pauvres auteurs dramatiques, qu'un moyen d'échapper : les voies de fait. Et il conclut sur cette menace :

Il importe que le nouveau théâtre français, généralement respecté à l'étranger, le soit même en France. Des novateurs, en train de faire leur révolution [?] ne sauraient gaspiller leur temps, ni leur énergie en polémiques. Ils n'ont guère le choix des moyens. Peut-être ne faudrait-il pas leur tenir rigueur d'employer les plus simples, les moins élégants, si certaines revues devenaient coutumières de ces attentats contre l'esprit.

§

**Toujours le théâtre et la critique : une lettre de M. Michel-Maurice Lévy.** — A la suite de son appréciation d'un ouvrage de M. Michel-Maurice Lévy, intitulé *le Moine* et représenté récemment à l'Opéra-Comique, M. Jean Marnold a reçu la lettre suivante qu'il nous demande d'insérer dans les *Echos*.

58, rue Caulaincourt, 18<sup>e</sup>.

Téléphone : Marcadet 14-27.

22-2-27.

Jean Marnold (quel beau nom !)

Quand j'étais petit et que l'on me parlait de Jean Marnold, je pensais à Bayard et à Duguesclin, parce que Marnold ça sent la loyauté, la bravoure, c'est un nom forgé avec un fer vaillant et pur ! —

Mais je crois que vous devez en réalité vous nommer Durand ou Dupont, comme moi Lévy et non Bétove ! —

Ceci dit :

Sachez, ô critique avisé, que je ne suis pas un amateur, mais bien un musicien professionnel. (Voulez-vous que je vous fasse parvenir mes titres ? Je vous parie une critique de Louis Schneider, un autre rigolo aussi, que j'en ai plus que vous !...)

Et puis mon nom de Bétove, contrairement à ce que vous voulez bien écrire dans toujours votre critique (?), est beaucoup plus répandu que mon nom de Lévy, car il y en a trop dans l'annuaire des Téléphones et on confond !

En tout cas sachez bien ceci : c'est que vous dégringolez bigrement à mes yeux, car je me faisais une sacrée autre idée de vos critiques, que les huit lignes hâtives et style d'affiche d'élection que le « Courrier de la Presse » m'a fait parvenir ! —

QUE VOUS CRITIQUIEZ BELLEMENT, BRAVO ! NOUS NE DEMANDONS PAS A ÊTRE ENCENSÉS. Nous voudrions un peu de compétence dans votre travail et surtout UNE ANALYSE honnête et loyale des compositeurs que vous essayez (vainement) d'anéantir ! Vous êtes des amateurs, vous et non pas moi ! — D'ailleurs rassurez-vous, vous n'êtes pas seul, vous êtes avec des bons rigolos, Louis Schneider (déjà nommé, bravo !), P.-B. Gheusi, de Montgout, Camille Bellaigue, de Pawlovsky, tous, tous excellents musiciens compétents, virtuoses de la com-

position, du piano, du violon ou de la clarinette !! Mais, en tout cas, vous êtes des hommes néfastes, car vous ne vous donnez même pas la peine d'attaquer loyalement, avec des critiques PRÉCISES et DOCUMENTÉES ; vous jetez huit lignes et vous fuyez dans une galipette.

Prenez garde ! l'époque change !! —

Agréez mes civilités, Monsieur. —

MICHEL-AURICE LÉVY

*dit BÉTOVE.*

§

**Encore un auteur dramatique.** — Nous avons reçu la lettre suivante :

Alger, le 25 février 1927.

Monsieur le Directeur,

On me communique le numéro du 15 février de votre excellente revue. Votre critique dramatique, M. Paul Rouveyre, m'y consacre un article assez long. Je n'aurais rien à redire au contenu de cet article si votre éminent collaborateur s'était borné à faire la critique de mon œuvre. Tout le monde n'envisage pas les choses de la même façon et on ne peut juger que de son point de vue et suivant sa capacité. Il est très certain que le microbe dégénéré de l'époque actuelle ne regarde pas l'univers du même œil que l'immense atlantosaure des temps secondaires. L'aigle qui plane dans l'azur voit plus loin et plus clair que la taupe dont une malencontreuse membrane obscurcit la cornée. On ne peut donc faire grief à un critique de ne pas aimer telle ou telle forme de drame, de ne pas comprendre un poète, de ne pouvoir distinguer la variété d'avec l'uniformité, le grotesque d'avec l'élégance, l'incorrection d'avec la perfection. Tout cela est une affaire d'éducation, de science et de goût. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Il en va de même pour la beauté : chacun a son idéal et chacun le trouve plus beau que celui des autres. La mère hibou trouvait ses petits bien faits, mignons, adorables. Allez donc dire à un crapaud qu'il chante moins bien que le rossignol !

Pour en revenir à l'article de votre très distingué critique théâtral, en tant qu'il se borne à mon œuvre, je n'ai rien à dire : il a jugé loyalement suivant ses opinions, sa poétique, sa conception de l'art et de la langue française. Je n'aurai pas l'impertinence de lui reprocher là-dessus quoi que ce soit.

Mais de quel droit s'occupe-t-il de ma personne ? En quoi l'intéresse-t-elle ?

Et pourquoi, — comme un vulgaire mouchard de l'époque du « Petit-Père », — me dénonce-t-il à la vindicte des pouvoirs publics ? et en quoi enfin *Galswinthe* constitue-t-elle un danger pour la république ?

Je vous somme, Monsieur le Directeur, et au besoin vous requiers de publier ma réponse, sans en omettre un seul mot, sans y rien ajouter et dans votre plus prochain numéro, à la même place où a paru l'attaque, et avec les mêmes caractères.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

P. GIRAUDET

directeur propriétaire de l'école Lamoricière, Alger.